Lundi, 12 Juillet 1880

SOMMAIRE

LE GOUVERNEUR D'ONTARIO.
LE CHEMIN DE TORONTO ET OTTAWA.
L'AFFAIRE PRENTICE.
ECHOS DU JOUR.
DISCOURS.
ECOLE MODÈLE.
SERVICE TÉLÉGRAPHIQUE.
COURRIER DE HULL.
NOUVELLES D'OTTAWA.
MARCHÉS D'OTTAWA.
MARCHÉS ÉTRANGERS.
FEUILLETON—PROFITS ET PERTES : *Par Benjamin Sulte.*

LE GOUVERNEUR D'ONTARIO

La *Gazette Officielle* de samedi annonce que l'honorable M. Robinson, député de Toronto-Ouest, est nommé lieutenant-gouverneur d'Ontario. Comme il a déjà prêté le serment en cette qualité, et que cette nomination est connue semi-officiellement depuis plusieurs semaines, il ne s'agit nullement de servir une primeur au public.

Ce choix est accueilli avec assez de faveur par l'opinion publique. M. Robinson n'est pas un homme éminent; il n'a pas la prétention d'avoir joué ce rôle: cependant, il faisait bonne figure dans notre monde politique. Depuis plusieurs années, il formait partie de la représentation, où il avait su acquérir la confiance et le respect de tous ses collègues. Au barreau, M. Robinson occupait aussi une bonne position, étant connu principalement comme l'avocat de la ville de Toronto.

Le jour même de la clôture du parlement fédéral, à la dernière session, il se passa un petit incident qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler. La besogne législative terminée, les députés commencèrent à échanger des compliments et des félicitations mutuelles. Prenant la parole à son tour, M. Alonzo Wright crut devoir éventer la mèche au sujet de la nomination probable de son collègue comme lieutenant-gouverneur, et ne manqua pas d'exprimer, en termes fort heureux, le plaisir que lui causerait pareille nomination en même temps que le regret de se séparer d'un collègue aussi estimable. A son tour, M. Robinson s'empressa de riposter d'un ton badin : "—La nouvelle que m'a apprise le député du comté d'Ottawa me cause un vif plaisir. Il ne lui manque plus que le caractère officiel pour rendre ma satisfaction complète. Dans ce cas, l'honorable député d'Ottawa pourra être sûr d'occuper toujours la meilleure place au château." Et trois mois après cette saillie, M. Robinson est installé lieutenant-gouverneur d'Ontario.

M. Robinson saura remplir ses fonctions, nous en sommes persuadé, d'une façon tout à fait constitutionnelle. Il ne fera pas dans les coups d'Etat. Il saura tenir une juste balance entre les deux partis et donner sa pleine confiance aux aviseurs que le peuple lui a donnés, quelles que soient leurs couleurs politiques.

LE CHEMIN DE TORONTO ET OTTAWA

Le *Globe* est fortement d'avis que le Grand-Tronc a virtuellement acquis la charte de la compagnie qui s'est chargée de construire le chemin projeté entre Toronto et Ottawa, et que cette entreprise est renvoyée aux calendes grecques pour cette raison. Loin d'être de cette opinion, le *Telegram*, de Toronto, s'efforce de rassurer le public dans les termes suivants :

"Le *Globe* n'a nullement raison de vouloir faire croire que les nouveaux acquéreurs de la charte du chemin de fer Toronto et Ottawa ont l'intention de la transférer aux propriétaires du Grand-Tronc. Les capitalistes qui sont à la tête de l'entreprise ont déclaré solennellement qu'ils sont de bonne foi et qu'ils rempliront les engagements pris envers les municipalités qui ont accordé des bonus, s'ils viennent à la conclusion que les frais de construction s'élèvent à un chiffre raisonnable. On devrait s'en tenir sans réserve à leur déclaration, car ce sont des hommes d'honneur et occupant une haute position. Le *Globe* pourra les injurier quand il lui sera démontré que ces messieurs ont vendu la charte au Grand-Tronc. En attendant, le public doit se contenter de leurs déclarations."

Nous ignorons ce qu'il peut y avoir de vrai dans les assertions du *Globe*. Il est à espérer qu'elles soient fausses en tous points. Dans le cas contraire, nous n'hésiterions pas à employer un langage encore plus sévère pour condamner ceux qui tenteraient, en trafiquant de la charte de la compagnie, de faire avorter cette entreprise.

Le chemin de Toronto et Ottawa est une nécessité commerciale. Coûte que coûte, il doit être construit. Les machinations de compagnies rivales peuvent en retarder l'exécution, mais trop d'intérêts puissants s'y rattachent pour qu'il ne soit pas mené à bon terme un jour ou l'autre. Pour une, la compagnie du Grand-Tronc s'attirerait la réprobation d'une grande partie du pays en s'opposant à une entreprise d'une aussi haute importance pour la province d'Ontario, pour la vallée de l'Outaouais en particulier, et pour toute la province de Québec. Nous espérons qu'elle n'a pas les mauvaises intentions qu'on lui prête à ce sujet.

L'AFFAIRE PRENTICE

L'Evénement renferme une appréciation très fine et très juste de l'affaire Prentice et des phases diverses qu'elle a subies. Il dit avec raison que ce n'est plus M. Chapleau qui est sur la sellette, mais bien son dénonciateur lui-même. Rarement on a vu un homme aussi roué que paraît l'être M. Prentice, se prendre aussi bien dans ses propres filets. Nous laissons la parole à notre confrère :

L'enquête Prentice, dit l'*Evénement*, tourne de plus en plus à la comédie. Les rôles sont changés, et c'est maintenant M. Prentice qui est l'accusé. Il est occupé à se défendre. Hier, il a fait une déclaration singulière : Je ne tiens qu'à établir deux choses, a-t il dit : d'abord, que je n'ai pas cherché à détruire le crédit de la province ; ensuite, que l'on m'avait promis l'emprunt français.

On voit que, réduite à ces proportions, l'enquête perd singulièrement de son importance. Son objectif n'est plus M. Chapleau, mais M. Prentice lui même. Or, si intéressant que soit ce personnage, il ne l'est point assez cependant pour occuper si longtemps la scène. Il ne se rattache à la politique que par un fil fort mince et que par rencontre. On l'ignorait hier, on l'oubliera demain. C'est une de ces figures indécises que l'on voit flotter dans les tableaux, au dernier plan.

Il aurait aimé à jouer un bon second rôle. Il s'est essayé dans les *financiers*, type américain, mais il n'a pas réussi ; il tente les *traîtres*, mais là encore il échouera. Il n'a point l'étoffe d'un personnage, il n'en a que l'apparence. Il a vu de loin les grands manieurs d'argent, leurs manœuvres l'ont grisé, il s'est cru de force à les imiter. Illusion complète ! Il ne sait pas adapter à notre cadre les scènes qu'il a vu jouer sur de plus grands théâtres. Il se trompe de décors, se prend dans ses trappes, se souffle de travers son propre rôle. Il est entré en scène poursuivant de ses dénonciations M. Chapleau ; mais une fois en face du parterre, il s'est troublé ; et le voici maintenant qui, comme Macbeth, fuit devant son propre fantôme. Il se barricade derrière les fauteuils et les portants, et se défend. Non, il n'a jamais voulu porter une main profane sur l'innocence provinciale. C'est lui qu'on a trompé, séduit, et dont il faut pleurer la vertu souillée. Comme *Chonchon*, il porte à ses yeux son tablier... de courtier, et s'écrie : *Rendez moi mon innocence !*

Qu'on la lui rende, si c'est possible en affaires, et que cela finisse ! Mettons qu'il n'a pas cherché à nuire au crédit de la province. Ce noir dessein était évidemment trop au-dessus de ses forces, trop en dehors de ses moyens, pour qu'il ait pu honnêtement le caresser, pour que surtout il ait pu sérieusement tenter de l'exécuter. Il est donc facile de l'exonérer de tout blâme. Il n'y a pas de tribunal séculier qui condamne uniquement pour mauvaises intentions. On ne pend personne pour s'être, dans sa chambre, à huis clos, exercé sur un mannequin à poignarder des gens qui se portent mieux que vous, et à qui on ne peut plus guère être soupçonné que de vouloir emprunter de l'argent pour payer la note du mannequin.

Quant à l'emprunt français, le problème est plus délicat ; mais il peut cependant se résoudre aisément par des considérations physiologiques tirées du sujet lui-même. Toute la correspondance de M. Prentice indique qu'il s'était monté la tête et qu'il avait fini par se persuader que nul autre que lui ne devait négocier cet emprunt. Son insistance prouve en même temps qu'il n'avait point obtenu l'objet de ses vœux. M. Chapleau résistait, plaisantait, surtout ne s'engageait pas et même ne répondait pas. Mais M Prentice n'en allait pas moins son train ; il se grisait de plus en plus de son idée ; il se voyait seul en état d'accomplir ce tour de force. On peut donc dire qu'à la fin, il a cru de bonne foi qu'il négocirait l'emprunt, non pas parce qu'on le lui avait promis, mais parce qu'il se l'était promis.

De l'*Evénement* de samedi :

Sir John Macdonald, sir Charles Tupper et l'honorable J. H. Pope sont partis ce matin pour l'Angleterre. Hier après-midi, sir John est venu passer une heure à la Chambre où sa présence a excité ce mouvement d'attention et de sympathie que provoque naturellement l'apparition du chef au milieu de ses disciples. On a trouvé le premier ministre plus jeune et plus vigoureux que jamais, portant avec une gracieuse légèreté le poids des grands travaux. En ce moment, M. Gagnon avait la parole et soulevait un incident peu parlementaire. Cela pouvait donner une assez piètre idée du ton qui règne dans nos débats ; car, quoique le député de Kamouraska ne soit pas un orateur sans mérite, il ne s'est pas encore formé aux convenances parlementaires. Heureusement que la discussion a pris bientôt une autre tournure, et que MM. Chapleau, Irvine et Church ont eu tour à tour occasion de dire quelques mots.

ECHOS DU JOUR

On signe en ce moment, à Québec, une pétition adressée aux autorités impériales, demandant qu'une distinction plus élevée soit conférée à l'honorable M. Langevin.

Le *Telegram* de Toronto se plaint que les batteurs de femmes pullulent en cette ville. Il suggère qu'on leur inflige la peine du fouet. Ce remède homéopathique serait violent, mais certainement efficace. *Simila similibus curantur.*

On remarque un grand nombre de feux dans les bois de l'un et de l'autre côté de la rivière Outaouais, depuis Rockland jusqu'à Grenville. N'avons-nous pas assez souffert des dévastations causées par les incendies sans s'exposer de nouveau aux mêmes fâcheuses consequences ?

Le gouvernement provincial a reçu des ouvertures d'une compagnie pour la location du chemin de fer du Nord. L'offre est pour trente ans, au prix de $300,000, par an pour les dix premières années, $400,000 pour les dix années suivantes, et $500,000 pour les dix dernières années.

MM. Claudio Jannet et de Foucault, après avoir fait une rapide tournée dans plusieurs des principales villes des Etats-Unis, ont l'intention de visiter quelques uns des centres canadiens de la Nouvelle-Angleterre. Nous croyons même qu'ils ont accepté l'invitation d'adresser la parole à une assemblée publique qui sera tenue à Fall River, Massachusetts. Cette ville renferme l'un des groupes canadiens les plus considérables des Etats-Unis.

Le *Herald*, de Montréal, annonce que la manufacture Hudon a commandé en Angleterre un nouvel engin à vapeur de la force de 500 chevaux, preuve que la force motrice actuellement employée par cette compagnie n'est plus suffisante pour répondre aux demandes toujours croissantes des produits qu'elle fabrique. De plus, deux cents métiers doivent être ajoutés à la manufacture de Cornwall, ce qui exigera l'emploi d'un plus grand nombre d'ouvriers. Le *Herald* annonce, en outre, l'arrivée du premier navire espagnol qui ait visité le port de Montréal depuis plusieurs années. Ce navire apporte une cargaison de sucre, destiné à la raffinerie dite *Canada Sugar Refining Company.* Ce navire doit prendre en retour un chargement de produits canadiens pour les marchés espagnols.

Le *Travailleur* publie le discours que son estimable rédacteur, M. Gagnon, a prononcé au banquet national à Québec. Nous y trouvons le passage suivant :

"On a discuté, depuis quelques mois, sur le nombre des Canadiens expatriés. Quelques journalistes sont d'opinion qu'il n'y a que 240,000 Canadiens aux Etats-Unis. Ce chiffre est certes fort élevé, et cependant combien nous serions heureux s'il était exact ! Mais, hélas ! ne nous dissimulons pas la vérité. D'après des statistiques que j'ai obtenues à l'occasion de cette fête, je puis vous assurer qu'il y a plus de 400,000 Canadiens-français aux Etats-Unis."

Si notre confrère a des statistiques sur le véritable chiffre de la population franco-canadienne émigrée, il est tenu de nous les communiquer. En pareille matière, nous ne saurions nous contenter de simples affirmations.

Il nous faudra aussi savoir ce que peuvent valoir ces statistiques, quand et comment elles ont été recueillies. Lorsque l'on se dit mieux renseigné que d'autres, il faut au moins en fournir la preuve. C'est ce que n'a pas fait encore aucun de ceux qui émettent une opinion contraire à celle que nous avons soutenue.

DISCOURS

Prononcé par l'honorable juge Routhier, à la première séance de la Convention Nationale tenue à Québec, le 25 juin dernier.

LE RÔLE DE LA RACE FRANÇAISE EN CANADA.

I

Messeigneurs, Mesdames, Messieurs,

S'il est vrai de dire que la vie humaine est un désert que nous traversons pour arriver à la véritable Jérusalem, il faut convenir que nous nous trouvons en ce moment dans une oasis charmante, et que les caravanes qui y sont accourues de tous les côtés ne se composent pas d'étrangers, moins encore d'ennemis. Il n'y a pas de Bédouins parmi nous.

La source auprès de laquelle nous nous rencontrons est en outre admirablement choisie : c'est la source de science et de vertu que le Moïse du Canada, notre premier et notre plus grand évêque, Mgr de Laval, a fait jaillir du rocher de Québec, il y a deux siècles !

La colonne lumineuse qui éclaire notre marche, c'est l'Eglise catholique, aux pieds de laquelle nous nous sommes prosternés hier, qui nous a bénis, et qui nous a relevés avec cette parole que nous répétait l'éloquent évêque de Sherbrooke : *Memento dierum antiquorum.*

Messieurs, la fête qui nous rassemble en ces jours est vraiment bien belle. Elle est touchante et suave comme une fête de famille, imposante et solennelle comme une fête de l'Eglise ; et dans la réalité, la grande famille canadienne et l'Eglise se réunissent dans cette fête de la Patrie.

Mais qu'est-ce donc que la patrie canadienne ?

Hier, messieurs, au moment le plus solennel de cette mémorable journée, elle s'est montrée toute entière à nos regards.

Devant nous s'élevait un autel sur lequel le chef vénéré de l'Eglise du Canada offrait la victime sans tache —symbole d'amour et gage de paix !

Derrière nous se dressaient les sombres murailles de la vieille citadelle, calme au milieu de ses terrassements énormes, comme un volcan qui sommeille—symbole de force et de colère, mais aussi gage de paix, comme l'autel !

D'un côté la première ligne des maisons de la ville découpait l'horizon, et de l'autre l'œil apercevait au pied des grandes falaises le fleuve majestueux roulant ses eaux profondes. Sur nos têtes, le ciel étendant les frontières infinies de la patrie universelle ; sous nos pieds, le sol sacré qui aux grands jours des batailles s'est imprégné du sang de nos aïeux, et sur lequel le doigt de Dieu écrivit un jour nos destinées !

Puis enfin, autour de nous, ondulant comme les vagues du grand fleuve, la nation entière représentée par son clergé, sa magistrature, ses militaires, ses députés, ses artistes, ses professions libérales, ses agriculteurs, ses artisans, et groupée en un faisceau vivant qui semblait n'avoir qu'un cœur et qu'une âme.

Ce spectacle immense et splendide, c'était celui de la Patrie. L'autel, la forteresse, la cité, l'Eglise, l'Etat, le sol, le foyer, la famille, les gouvernants, les gouvernés, tout ce qui constitue la patrie était là, et nous avions le droit de la contempler avec un peu d'orgueil national.

Mais pourquoi la nation s'est-elle ainsi réunie ? Et pourquoi nous-mêmes sommes-nous en ce moment rassemblés dans cette enceinte ?

Messieurs, laissez moi répondre par un souvenir de voyage qui donnera à ma pensée une expression imagée et facile à saisir.

Un jour, en Italie, je gravissais les montagnes de la Sabine sur les penchants desquelles sont échelonnées les antiques villes d'Albano, Grotta, Terrata, Frascati et Tivoli. J'avais laissé derrière moi les vieilles maisons de Frascati et la superbe villa d'Aldobrandini, et je montais lentement les hauteurs du Tusculum, comptant pour ainsi dire sous mes pas les larges pavés de la voie latine construite par les empereurs.

De temps en temps je m'arrêtais, et je me retournais pour mesurer l'espace parcouru et la hauteur vertigineuse à laquelle j'étais arrivé. Sous mes pieds se cachaient déjà dans la verdure des bosquets les petites villes que je venais de quitter ; et plus bas, au loin, s'étendait à perte de vue la campagne romaine, sans arbres, sans haies, sans culture, solitaire, abandonnée comme un désert ou plutôt comme un immense sépulcre au milieu duquel se dressaient les arêtes irrégulières et croulantes des grands aqueducs romains.

Et je me disais : Voilà ce que deviennent les anciens peuples ! Partout ici je n'aperçois que des ruines. Sur ma gauche, de l'autre côté de ce ravin, s'élevait autrefois Albe-la-longue : il n'en reste plus rien ! Ces amas de pierres, ces tronçons de colonnes renversées qui couronnent le sommet de la montagne, c'est tout ce qui subsiste de Tusculum, la ville chérie de Cicéron ! Et ma pensée franchissant dans son vol l'Europe et l'Atlantique, revenait vers la patrie toute palpitante de bonheur. Vivent les peuples jeunes ! m'écriais-je, vive mon jeune pays, tout brillant de promesses, auquel l'avenir sourit et qui peut regarder son passé sans y voir de ces ruines que l'on admire sans doute, mais qui attristent profondément ! Messieurs, cette grande fête nationale dont les spectacles variés se déroulent sous nos regards, c'est une halte dans la marche ascensionnelle d'un peuple ; c'est une station de toute une race sur les hauteurs déjà glorieuses que ses efforts ont su atteindre, et d'où elle veut embrasser l'espace parcouru, sonder du regard la route qui s'ouvre devant elle, pour s'assurer qu'elle suit le droit chemin, et reprendre ensuite sa marche vers les sommets éclatants qui couronnent ses destinées.

Devant cette race qui ne forme aujourd'hui qu'une même famille, et qui se contemple elle-même avec un légitime orgueil ; devant cette race dont les pères ont civilisé et christianisé cette terre d'Amérique, et qui peut se dire fille de Clovis, de Charlemagne et de Saint Louis, je tremble d'émotion et de crainte respectueuse parce qu'on m'a chargé de lui dire quel est son rôle dans ce beau pays du Canada qui est devenu sa patrie. La tâche est au-dessus de mes forces et demanderait plus de temps que je n'en ai à ma disposition ; mais je compte sur les sympathies d'un auditoire dont tous les cœurs doivent battre en ce moment à l'unisson.

II

Pour juger sainement de la mission d'une race, il faut nécessairement étudier son histoire et remonter jusqu'à son origine. Les seules lumières du passé peuvent éclairer l'avenir.

Reportons-nous donc, messieurs, à cette époque mémorable de l'histoire où le seizième siècle va commencer.

Le moyen-âge—que l'on a long temps ca omnié, et auquel on commence à rendre justice—a terminé son œuvre de Titan. Du creuset immense où tous les éléments les plus hétérogènes ont été jetés en ébulition, où le paganisme vermoulu est venu s'engloutir, où les barbares, poussés par une force invisible, sont venus mêler leurs insatiables passions et leurs instincs farouches, où les guerres les plus sanglantes ont entassé pêle mêle les religions détruites, les races décimées, les villes en ruines et les croyances nouvelles, de ce creuset qui rappelle l'antique chaos est sortie l'Europe chrétienne grande et forte, drapée de majesté, revêtue d'armes brillantes, plus belle que la Minerve de Philias.

Mais, chose triste à dire, aborration étonnante de l'humaine nature, c'est lorsque le christianisme vient d'achever la première partie de son œuvre et va réaliser tout ce qu'il peut produire de véritable civilisation et de bien-être social, c'est alors que l'Europe chrétienne, parvenue à l'adolescence la plus brillante de promesses, se détourne du Christ et croit pouvoir grandir sans lui !

L'art de la Renaissance va chercher ses inspirations en dehors de Lui. La Réforme va lui enlever une grande partie de la société européenne, qui semble dire au Christ : "Je suis majeure maintenant, laissez-moi marcher seule."

Et Dieu, voulant punir ce vœu impie, l'exauce, et il décrète qu'il ira prendre possession d'un nouveau monde.

Mais qui deviendra l'instrument de cette œuvre divine ? Sera-ce l'Italie ? Non, parce que l'Art italien retourne au paganisme. Sera-ce l'Allemagne ? Non plus, parce qu'elle va devenir la mère de la Réforme. Sera-ce la France ? Plus tard peut-être ; mais elle ne sera pas la première appelée, parce qu'une partie de son peuple sera bientôt calviniste.

Cette gloire appartient à l'Espagne, dont le trône est glorieusement occupé par Ferdinand le Catholique et par Isabelle de Castille, qui ne sera pas atteinte par le protestantisme et qui lutte courageusement depuis huit siècles contre l'Islamisme, le grand ennemi de l'Eglise.

Aussi, chose remarquable, c'est dans la même année, 1492, que l'illustre Gonzalve de Cordoue chasse définitivement les Maures de l'Espagne et que l'immortel Colomb découvre l'Amérique.

Ces deux grands événements plaçaient l'Espagne à la tête de la civilisation et la récompensaient de sa lutte persévérante contre la domination musulmane. Quelle année glorieuse pour cette noble nation ! Elle triomphait enfin de son terrible ennemi et elle doublait l'univers !

Je ne connais rien de plus admirable que le génie et le courage du grand chrétien que Gênes, sa patrie, a éconduit, et que l'Espagne accueille ; qui, s'affranchissant des terreurs et des préjugés du vulgaire, dominant les tâtonnements de la science, bravant tous les dangers réels et imaginaires, s'élance le premier, tête haute et le regard assuré, dans l'immensité de la Mer Ténébreuse—comme on appelait alors l'Atlantique—et traverse ce formidable Inconnu, qui était la terreur de tous les marins de l'époque !

Je ne connais pas dans l'histoire moderne de spectacle plus sublime que celui de Christophe Colombe quittant le petit port de Palos. Debout sur la dunette de la *Santa Maria*, qui porte à son grand mât le royal étendard de la Croix, il salue avec sérénité la foule haletante qui se presse au rivage, et de sa voix sonore il donne cet ordre qu'on trouverait aujourd'hui bien étrange, peut-être même ridicule : "Au nom de Jésus-Christ, déployez les voiles."

Puis, le grand homme rentre dans sa cabine, et prenant la plume, il écrit en tête de son journal de bord : "*In nomine Domine nostri Jesu-Christi.*"

Messieurs, ce seul trait suffit à démontrer le caractère éminemment chrétien de l'expédition espagnole en Amérique. L'Espagne y venait au nom du Christ et pour sa plus grande gloire. Dieu voulait établir en Amérique des peuples nouveaux qui remplaceraient ceux que le schisme allait lui enlever en Europe, et dans ce moment c'était l'Espagne qui accomplissait les œuvres de Dieu : *gesta Dei.*

Malheureusement, ceux qui vinrent après Christophe Colomb ne comprirent pas cette mission providentielle. La cupidité et l'ambition remplacèrent l'esprit chrétien et civilisateur, et l'œuvre qui devait être apostolique devint une entreprise de lucre, de violence et de cruauté.

L'Espagne manquant à sa mission, Dieu se tourna vers la France.

(*A suivre.*)

ECOLE MODÈLE POUR LES JEUNES PERSONNES, RUE WATER

Samedi après-midi, l'examen des élèves de l'école modèle catholique pour les jeunes filles a eu lieu dans une des grandes salles du couvent des Sœurs Grises, rue Water. Cette école, qui n'existe que depuis le mois de septembre dernier, a été ouverte par le Bureau des écoles séparées, dans le but de fournir aux jeunes filles catholiques l'avantage d'une instruction supérieure, aux prix ordinaires. Le personnel enseignant se compose des Sœurs Marie du Mont-Carmel, Saint-Félix, Marie-Philomène et Lachance. Les classes, au nombre de quatre, sont agréablement meublées et pourvues de tous les appareils nécessaires. Parmi les personnes présentes, nous avons remarqué M l'abbé Whelan, président du bureau des écoles séparées ; M. R. O'Reilly, surintendant local ; M. E. C. Barber, du Bureau des écoles communes ; M. Glashan, inspecteur ; les RR. PP. Filiatre et Balland, O.M.I., MM. Egleson, Enright et Roche, syndics des écoles séparées, et M. Battle, ci devant membre du bureau. La salle était magnifiquement décorée, et le programme fut entremêlé de chansons, de chœurs et de musique instrumentale. M. Graham et M. O'Reilly conduisirent l'examen des classes anglaises sur la lecture, la grammaire, l'arithmétique, l'algèbre, la géographie, etc. ; les élèves des classes françaises furent interrogées par les RR. PP. Filâtre et Balland, et toutes donnèrent des preuves irrécusables de l'excellence de l'enseignement. Les médailles offertes par M. O'Reilly furent décernées à Miles Julie Bourgeois, Marie Morel, Agnès Traversy et Bertha O'Reilly, comme ayant obtenu le plus grand nombre de points dans l'examen. Une autre médaille offerte par le même monsieur sera décernée parmi les élèves de cinquième aussitôt que le résultat de l'examen pour les certificats de troisième classe seront connus.

Après plusieurs adresses en français et en anglais par les élèves, le président, au nom du Bureau des écoles séparées, remercia les membres du bureau des écoles communes d'avoir bien voulu assister à cet examen, ce qu'il considérait comme une preuve évidente des bonnes relations qui existent entre les deux corporations scolaires, aussi bien qu'entre tous les éléments de la population de cette ville. Il se plait à reconnaître le dévouement des bonnes religieuses à l'œuvre importante de l'enseignement, et les sacrifices faits par la communauté des Sœurs Grises pour le support des écoles séparées. Sans elles, le bureau n'aurait jamais pu maintenir ses écoles gratuites ; et quoiqu'il n'espère pas pouvoir jamais récompenser les bonnes Sœurs pour les importants services qu'elles rendent tous les jours à la cause de l'éducation, il peut les assurer de la reconnaissance éternelle des catholiques d'Ottawa.

Après quelques paroles d'encouragement aux maîtresses et aux élèves, de la part de M O'Reilly, du R. P. Filiatre, de M. Glashen et de M. Battle, les visiteurs firent l'examen des cahiers d'écriture et de dessin des élèves, visitèrent les classes, puis se retirèrent enchantés de tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

Une supercherie.

C'est tellement l'habitude, aujourd'hui, d'écrire le commencement d'un article élégant et intéressant, et de terminer par une annonce, que nous évitons avec soin cette supercherie et attirons tout bonnement l'attention sur les mérites des Amers de Houbon en des termes aussi simples que possible, afin d'induire le public à en faire l'essai, attendu que lorsque leur vertu est connue, on ne peut se servir d'autre chose.

LA MODE.

Il n'est pas donné à chaque homme d'être tellement beau qu'il puisse être indifférent quant au **CHAPEAU** qu'il porte.

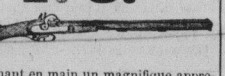
La majorité de mes pratiques ont très-bonne mine ; mais j'en ai remarqué plusieurs qui, depuis quelque temps, ont beaucoup perdu de leur belle apparence, résultat tout simple d'un trop faible assortiment de **CHAPEAUX**.

Ceci est une question sérieuse qui mérite qu'on y pense.

Avancez de suite, messieurs, et remplissez votre devoir envers le pays, envers vous-mêmes et envers MOI, en achetant un **CHAPEAU.**

R. J. DEVLIN

T. J.



A maintenant en main un magnifique approvisionnement de

Thé de 40 cents !

De qualité supérieure, sans égal pour aucun prix.

—AUSSI,—

Sucre Jaune magnifique,

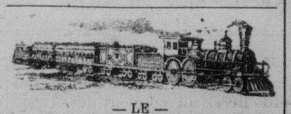
à 8, 9 et 10c. la livre.

Qu'on en fasse l'essai, et je suis convaincu qu'on y reviendra souvent.

T. J. CUNN,

Coin des rues Rideau et Dalhousie, Basse-Ville.

Ottawa, 10 juillet 1880. 1an



— LE —

Chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Occidental

A MAINTENANT EN VENTE

Billets d'Excursion et de Touriste,

Aux prix les plus reduits,

Pour le lac Memphrémagog, les Montagnes Blanches, Portland, Boston, New-York, le Saguenay, Saint-Jean, Halifax, et autres points sur le chemin de fer Intercolonial.

☞ Pour les détails, s'adresser au bureau, vis-à-vis l'Hôtel Russell, Ottawa.

L. A. SENECAL,
Surintendant général.

Ottawa, 5 juillet 1880 6f.

VENTE PAR ENCAN

J'ai reçu instruction de vendre par encan public, à la résidence No. 87, rue Water, JEUDI, le 15 courant, tout le magnifique ameublement, comprenant meubles de salon en noyer noir et en crin ; table ronde en noyer noir, table de salle à diner en noyer noir, tapis de planchers, d'escaliers et autres, faïence et verrerie, poêels doubles et de cuisine, couchettes en fer et autres, matelas à ressorts, lits de plumes et oreillers, couvrepieds, et un magnifique lot de chromos ; rideaux de dentelle et autres, pendules, ainsi qu'un magnifique moulin à coudre et un lot d'autres articles utiles.

Vente à dix heures et demie.

Conditions : comptant.

J. BREWER,
Encanteur.

Ottawa, 12 juillet 1880. 3f.

Paniers de Marché

ET

PANIERS DE COLLATION

En grande Variété

CHEZ

C. S. Shaw & Cie

IMPORTATEURS

63, rue Sparks

N. B.—N'achetez pas avant d'avoir vu nos prix.

SAGESSE !

Quelques-unes de nos pratiques font leur provision pour l'hiver durant l'été. Cela est très sage. Plusieurs ne le font pas : ceux-ci manquent de sagesse.

DES FOURNAISES A AIR CHAUD

pour le charbon ou le bois, sont fournies aux églises, aux écoles et aux résidences privées, avec toutes les améliorations récentes.

Venez voir, ou demandez des renseignements par écrit.

H. Meadows et Cie

Dépot de Poêles de la "Capitale,"

525—Rue Sussex—525

Robes ! Robes ! !

STITT & Cie

Robes legères

Mousseline à robe Pompadour	13c
do do do	15c
Mousseline à robe française	17c
Mousseline à robe organdi	22c

CETTE SEMAINE
Nous vendons

Percales, se lavant	10c et 12c
Brillants, se lavant	13c
Mousseline barrée	14c et 16c

Presqu'un Assaut

On a presque emporté d'assaut notre département des robes se lavant.

Indienne se lavant	8c à 10c
do do	13c
Indienne Pompadour	12c à 14c
Cambrics Polka	15c

Satin

Stitt et Cie

Nous avons encore quelques pièces de satin, couleurs assorties, pour jupes et polonaises.

Costumes Jersey

Stitt et Cie

Jersey bleu-pâle	$3 00
Jersey bleu-marin	2 00
Jersey noir	2 00
Jersey cardinal	2 25

La dernière NOUVEAUTE en fait de ROBES est le costume Jersey. Les robes s'ajustent parfaitement à toutes les tailles.

Une robe d'été

pour
VOYAGE
pour
BAINS DE MER,
pour
LE TRAVAIL DOMESTIQUE,
pour
L'APRES-MIDI,
pour
LA CAMPAGNE,
pour
LA PROMENADE.

Le "Bunting" se recommande par sa durée ; c'est un tissu léger et frais.

"Bunting"

de couleurs diverses

CHEZ

STITT ET Cie

53 et 55 Rue Sparks

Bains de Natation !

BAINS DE NATATION ET DE LAVAGE

RUE NICOLAS.

Ouverts pour la saison, tous les jours (dimanches exceptés) de 6 heures du matin à 5 heures du soir.

Prix	25 cts chaque
Billets de saison	$5.00

Tous les soirs (mercredis exceptés), de 6 heures p. m. à 10 hrs p. m.,

10 CENTINS.

Le mercredi, de 6 heures du matin à 10 heures du soir, pour les dames seulement. Service par des personnes du sexe.

247, RUE NICOLAS,

A l'est du pont de la rue Maria.

LITS DE PLUME NETTOYES.

Ayant acheté un engin, chaudière et tous les autres accessoires nécessaires à un établissement destiné à porter remède à cette terrible nuisance domestique—des lits de plume malpropres—au moyen d'une pression élevée je nettoie les plumes, en en enlevant les souillures, la graisse et la fièvre. Je répare aussi les matelas et tapis de toute sorte par le même procédé. Prix modérés. Pour donner satisfaction aux pratiques, les lits seront pesés en entrant et en sortant.

On solliciie une visite.

A. BEAUVAIS,

200. rue Cumberland.

Certificat du Dr Beaudin

Je, soussigné, certifie que le procédé de M. Beauvais, pour le parfait nettoyage et la désinfection complète des lits de plume, offre de tels avantages sanitaires, que pas une seule famille, et encore moins les hôpitaux, orphelinats ou autres hospices, ne devraient négliger d'encourager cette nouvelle industrie en envoyant leurs lits à l'établissement de M. Beauvais.

Dr BEAUDIN.

Hull, 5 juillet 1880.